

LITERATUROZNAWSTWO I KULTUROZNAWSTWO

BEATA KĘDZIA-KLEBEKO*

Wydział Filologiczny Uniwersytetu Szczecińskiego

LE CONVOI DU 24 JANVIER DE CHARLOTTE DELBO ET LA MÉMOIRE RESSUSCITÉE DE LA DÉPORTATION

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à nos temps, la mémoire de la Déportation suscite un intérêt particulier. Les philosophes, les écrivains, les politiciens considèrent les témoignages de survivants comme des données privilégiées dont la valeur et la force dans la transmission et dans la représentation des faits restent indéniables. Dans la panoplie de la littérature testimoniale concentrationnaire, qui est marquée par l'œuvre des auteurs tels que Robert Anthelme, Jose Semprun, Elie Wiesel et de nombreux autres, les livres de Charlotte Delbo, qui apportent le témoignage et sauvegardent la mémoire sur l'expérience des camps d'extermination et de concentration nazis, prennent une place spéciale.

Ses témoignages ont une force et une signification importantes, étant donné qu'ils constituent une forme de protection et de vivier pour maintenir intacts les souvenirs des moments tragiques qui se sont déroulés dans la première moitié du XX^e siècle. Les faits historiques doivent remplir non seulement la fonction de sauvegarde, mais aussi celle d'avertissement et d'actualité dans le monde d'aujourd'hui. Son message prend une valeur spécifique à l'époque où le discours propagé par les tenants du révisionnisme historique devient de plus en plus convainquant en raison du temps qui paraît couvrir d'un voile d'oubli le passé tragique que la population mondiale avait connu durant la Seconde Guerre mondiale.

L'œuvre de Charlotte Delbo présente, selon Francis Bott, des « traits distinctifs, singuliers »¹ où l'on découvre, à la source, la volonté de l'auteure de passer par la

* Beata Kędzia-Klebeko est professeur à l'Université de Szczecin à la Chaire de Philologie romane, auteure de nombreuses publications dans le domaine de la sociologie de la littérature et celui de la didactique de la littérature. Ses préoccupations principales comprennent la question du patrimoine littéraire et culturel ainsi que sa réception par le lecteur moderne. Membre du groupe international

littérature en vue d'apporter les réponses aux questions qui restent au cœur des débats contemporains sur le mode de représentation des conditions d'existence extrêmes qui semble exténué face à une réalité qui excède la réalité bien connue ; ou bien comment établir la vérité sur des faits passés et sur cette réalité passée, sans la déformer ni la dénigrer, et, enfin, quelle langage paraît le plus adapter pour le faire, face aux enjeux, non seulement d'ordre esthétique mais aussi éthique. Ce débat, se développe en France, p. ex., à travers les écritures de Maurice Blanchot (*Écriture du désastre : l'entretien infini*), de Jean-François Lyotard (*Le différend*), ou de Sarah Kofman (*La parole suffoquée*). Indépendamment de leur aspect théorique ou philosophique, les débats placent l'enjeu de la littérature de témoignage au centre d'intérêt, étant donné le fait qu'elle constitue une attestation spécifique de l'expérience des survivants et apporte certaines réponses aux questions toujours mises en exergue : comment éviter le mal vécu de guerre et comment en parler ?

C'est en contestant l'avis du philosophe allemand Theodor Adorno qui soutenait qu'après Auschwitz, il n'était pas possible de faire de littérature que Charlotte Delbo souhaitait prouver le contraire, en s'opposant contre cette sorte de démission intellectuelle². Françoise Carasso, dans son article, rappelle que l'écrivaine refuse les discours convenus sur l'« inconnaisable » ou l'« indicible »³. Il évoque ces nombreuses interviews, données entre autre à Madeleine Chapsal, en 1972, où Charlotte Delbo précise :

Il n'y a pas de mots pour le dire. Eh bien ! Vous n'avez qu'à en trouver, Auschwitz n'est pas l'« in-nommable », mais plus simplement et plus cruellement l'« in-nommé », « une gare qui n'a pas de nom » : Ce point sur la carte, cette tache noire au centre de l'Europe, cette tache rouge, cette tache de feu, cette tache de suie, cette tache de sang, cette tache de cendres pour des millions est un lieu sans nom⁴.

francophone de recherches dans la perspective historique et comparatiste HELICE (Histoire de l'Enseignement des Littératures, Comparaisons Européennes), près de l'Université de Cergy-Pontoise. Dernière parution : B. Kędzia-Klebeko (et al.), *Croyance – Vérité – Mensonge*, Éd. Université de Szczecin, Szczecin, 2014, B. Kędzia-Klebeko (et al.), *En quête du bonheur*, Éd. Université de Szczecin, Szczecin, 2016; e-mail: beataklebeko@gmail.com

- 1 Francis Bott, Introduction à *Charlotte Delbo : une voix singulière Mémoire, témoignage et littérature*, Nicole Thatcher (Paris : l'Harmattan, 2003), 11.
- 2 Ibidem, 9.
- 3 Françoise, Carasso, « La “chair souffrante de l'humanité” À propos de Germaine Tillion et Charlotte Delbo », *Esprit* (2013) : 169–194, page consultée le 20.05.2017, file:///C:/Users/Beata%20Maria/Downloads/ESPRI_1308_0169%20(2).pdf.
- 4 Ibidem.

Charlotte Delbo pouvait porter son témoignage pour la simple raison d'avoir survécu en personne à l'expérience de l'horreur du camp concentrationnaire. Grâce à cela, il lui était possible non seulement de la dépeindre, mais de la partager avec ses lecteurs qui ont pu ressentir les émotions et l'horreur de la Shoah. L'une des tâches de la littérature, selon l'auteure, serait toujours de relater, de rappeler et d'évoquer la part inhumaine de la nature d'homme et ceci en vue de préserver l'humanité entière contre les plus effrayants aspects de l'horreur de la guerre. En tant que témoin oculaire, Ch. Delbo était capable de rendre son œuvre crédible, de présenter des faits et d'essayer d'expliquer l'inexplicable.

Ainsi, l'objectif de la présente étude est l'analyse de la manière de voir et d'écrire l'indicible sur la réalité concentrationnaire dans l'ouvrage de Ch. Delbo, spécialement à travers son livre *Le Convoi du 24 janvier*, et de cibler ses démarches testimoniales et attestatrices choisies par l'auteure en vue de représenter le monde concentrationnaire et le sauver de l'oubli.

Charlotte Delbo est née le 10 août 1913 à Vigneux-sur-Seine en Seine-et-Oise et elle était l'aînée de quatre enfants. Elle avait une sœur et deux frères dont l'un a été tué en janvier 1945, ce que Delbo a appris seulement dès son retour du camp le 23 juin 1945. La famille était de « sensibilité communiste, par désir de justice social, mais libre d'esprit et foncièrement indépendant »⁵. Pour ne pas être une charge pour ses parents, elle a décidé d'interrompre son cursus universitaire et de travailler dès l'obtention de son baccalauréat ; se cultivant elle-même, elle a travaillé comme assistante du metteur en scène Louis Jouvet. C'est le 2 mars 1942 que Charlotte Delbo est arrêtée par les policiers des brigades spéciales et que sa géhenne commence. Elle évoque son souvenir :

Le matin du 24 janvier 1943, il faisait un froid humide d'Ile-de-France, avec un ciel bleu et des trainées de brume qui s'effilocheaient aux arbres. C'était dimanche et il était tôt. En entrant dans la ville, nous avons vu quelques passants. Les uns promenaient leur chien, les autres se hâtaient. Peut-être allaient-ils à la première messe. Ils regardaient à peine les camions dans lesquels nous étions debout. Nous chantions et nous criions pour les faire au moins tressaillir. « Nous somme Françaises. Des prisonnières politiques. Nous sommes déportées en Allemagne »⁶.

5 Françoise Maffre-Castellani, *Charlotte Delbo, Entre Résistance, Poésie et Théâtre. Une vie accomplie* (Paris : Ed. du Cygne, 2010), 12.

6 Charlotte Delbo, *Le convoi du 24 janvier* (Paris : Ed. Minuit, 1966), 9.

Son mari, Georges Dudach, a été arrêté le même jour (alors qu'ils ont caché chez eux un camarade du mouvement de la Résistance, recherché par la police)⁷, donc elle avait vécu le pire : son mari a été fusillé le 23 mai au Mont-Valérien, après les tortures. Charlotte a pu lui faire ses adieux à la prison de la Santé le 23 mai 1942. Puis, elle avait connu Auschwitz, partie au matin du 24 janvier 1943 dans un convoi de 230 femmes dont 49 sont revenues. Cette expérience est le début de son livre *Le Convoi du 24 janvier* qu'elle publie plus que vingt ans après, en tenant sa promesse d'en faire le rapport. Charlotte reste six mois à la Santé, puis au fort de Romainville, avant d'être embarquée à Compiègne dans un wagon à bestiaux en direction d'Auschwitz. Le 7 janvier 1944, environ un an après son arrivée à Auschwitz, elle est transférée avec sept autres compagnes à Ravensbrück, qui est devenu à cette date, selon des témoins oculaires,

un vrai camp d'extermination avec sélections quotidiennes des malades et des femmes âgées inaptes au travail, expériences médicales qui avaient peu à envier à celles pratiquées à Auschwitz par le sinistre docteur Mengele, gazages effrénés et horribles noyades dans des seaux de nouveau-nés tsiganes – où elle survécut quinze mois jusqu'à la libération du camp par les Soviétiques le 23 avril 1945⁸.

Ensuite, deux cent quatre-vingt-dix-neuf Françaises, parmi lesquelles Ch. Delbo, ont été transportées en Suède par la Croix Rouge qui a pris soins des prisonnières les plus affaiblies :

Sur les deux cent trente qui chantaient dans les wagons au départ de Compiègne, le 24 janvier 1943, quarante-neuf sont revenues, après vingt-sept mois de déportation. Pour chacune, un miracle qu'elle n'arrive pas à expliquer⁹.

Après la Libération, Delbo se consacre, à partir de 1947, à l'action auprès de l'ONU et à son écriture poétique, théâtrale et romanesque. Elle écrit *Aucun de nous ne reviendra* (1965), premier livre d'une bouleversante trilogie : *Auschwitz et après*. Ce premier livre est suivi d'*Une connaissance inutile* (1970) et de *Mesure de nos jours* (1971). Elle remplissait la promesse qu'elle s'était faite à Auschwitz, où elle avait lutté avec « une volonté souvent désespérée, portée par une idée fixe : si je rentre, j'écrirai un livre. Il faudra donner à voir. Donner à voir ce que nul ne pouvait imaginer »¹⁰.

7 Maffre-Castellani, *Charlotte Delbo*, 18.

8 Ibidem, 22.

9 Delbo, *Le convoi*, 29.

10 Jeanine Verdès-Leroux, « La mort de Charlotte Delbo », *Archives*, 28.05.2017, page consultée le 28.05.2017, <https://archive.org/search.php?query=Musset>.

L'objectif principal de Charlotte Delbo devient ainsi de témoigner, par son écriture, de la vérité de la guerre et de l'univers concentrationnaire dont plusieurs ont douté ne pouvant ou ne voulant pas y croire. En même temps, elle souhaite donner son témoignage sur les raisons profondes qui permettaient aux prisonniers de survivre à l'atrocité du jour quotidien ; il s'agirait alors d'inscrire dans ses livres le souvenir de la générosité et de l'amitié des individus humains que la haine des bourreaux essayait de réduire principalement au rang de chose. A travers la force poétique du langage, elle sait saisir en l'homme sa beauté intérieure, seule puissance capable de s'opposer à l'enfer d'Auschwitz, et de vaincre les désespoirs. Elle se rappelle avec tendresse ses compagnes mortes – mutilées, défigurées – mais toujours belles dans son souvenir :

Yvonne Blech est morte
qui avait les yeux en amande
et des mains qui disaient si bien.
Mounette est morte
qui avait un si joli teint
une bouche toute gourmande
et un rire si argentin¹¹

En 1966, Delbo publie *Le convoi du 24 janvier*. Ce livre, était le fruit d'un énorme travail de recherche auquel avaient participé plusieurs de ses camarades qui l'ont aidée à recueillir les témoignages sur les survivantes et les mortes durant les long mois d'emprisonnement. L'auteure y reprenait la liste des femmes déportées, le 24 janvier 1943, de Compiègne à Birkenau, et tentait de reconstituer l'histoire de chacune. Ch. Delbo avait réussi à recueillir chaque histoire personnelle de ces femmes dont 49 seulement sont revenues avec elle. L'écrivaine présente son ouvrage comme une contribution à l'histoire et à la consolidation de la mémoire d'homme. Pierre Vidal-Naquet « en admirait la sobriété tout en regrettant qu'il soit passé à peu près inaperçu à l'époque »¹². Le livre déconcerte parfois par son style « administratif » et un peu rigoureux ; pourtant, la cause, qui consiste à marquer à jamais la trace de ces femmes dans la mémoire perpétrée de l'humanité, en est le prix.

Qui étaient ces femmes ? Les notes d'archives permettent d'en apprendre les premières informations :

11 Charlotte Delbo, *Une connaissance inutile* (Paris : Ed. Minuit, 1970), 50.

12 Pierre Vidal-Naquet, « Un Eichmann de papier » – Anatomie d'un mensonge (1980), page consultée le 28.05.2017, <http://vho.org/aaargh/fran/livres5/PVNeich.pdf>.

Sur ces 230 femmes, 85% d'entre elles étaient des résistantes : 119 étaient communistes ou proches du PCF et appartenait au Front national pour la liberté et l'indépendance de la France. Quelques-unes avaient eu des responsabilités importantes comme Danielle Casanova et Marie-Claude Vaillant-Couturier. 45 étaient en outre des veuves de fusillés telles Charlotte Delbo, Marie Politzer, Hélène Solomon. Quelques-unes étaient des parentes de déportés du convoi du 6 juillet 1942 ou de celui du 24 janvier 1943 destiné à Sachsenhausen. Tandis que quelques-unes étaient des résistantes isolées¹³.

Dans *Le convoi du 24 janvier* les chiffres sont cités sèchement : « le 10 avril 1943, elles ne sont plus que soixante-dix, le 3 août cinquante-sept ; et finalement, sur les deux cent trente qui chantaient dans les wagons au départ de Compiègne, le 24 janvier 1943, quarante-neuf sont revenues »¹⁴.

La tâche de l'écrivaine consistait à retrouver le nom et l'origine de chaque victime, les dates et les circonstances de sa mort. Ses recherches ne visaient pas seulement à respecter la vérité historique, mais à restituer l'identité à des femmes annihilées que le système concentrationnaire avait voulu restreindre à un numéro marqué sur le bras. Il s'agissait aussi de remplir le devoir difficile d'informer les familles qui vivaient souvent dans l'ignorance absolue sur leurs proches. Ainsi se forme une liste de noms, dont chacun représente une histoire et prend forme d'un récit. La brièveté de certains récits évoque une tragique absurdité du moment qui brise le lien de la vie, sans même laisser une bribe pour en témoigner ; il y en a une dont il ne reste qu'un prénom : « Personne n'a eu le temps de la connaître. Aucune de celles qui restent ne se souvient d'elle »¹⁵. Dans l'introduction, Charlotte Delbo remarque : « Ceux à qui nous racontons cela maintenant ne comprennent pas que tant de nous soient mortes si vite. Nos explications ne le leur font pas comprendre »¹⁶. Elle est consciente du fait que ses lecteurs n'ont pas le savoir nécessaire qui leur permettrait de comprendre le système concentrationnaire. Et ceci, même qu'ils croient savoir. La question se pose quant à l'avis de l'écrivaine sur comment faire passer le message aux autres, lorsque l'écart entre le réel et sa représentation existe même pour celles qui sont revenues ? « nous savions que vous ne comprendriez pas, que vous ne croiriez pas, car cela nous est devenu à nous-mêmes incroyable, disent les rescapées »¹⁷.

13 *Mémoire Vive des convois des 45000 et 31000 d'Auschwitz-Birkenau*, page consultée le 28.05.2017, <http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http%3A%2F%2Fwww.memoirevive.org%2Fpresentation-du-convoi-du-24-janvier-1943-dit-convoi-des-31000%2F>.

14 Delbo, *Le convoi*, 22.

15 Ibidem, 290.

16 Ibidem, 15.

17 Maffre-Castellani, *Charlotte Delbo*, 137.

Nonobstant, Charlotte Delbo veut exprimer son savoir et le faire partager le plus largement possible. En exergue au *Convoi du 24 janvier*, il y a une citation de Giraudoux (« Voici comment tout s'est passé et jamais je n'invente ») qui souligne cette volonté de ne parler que de la vérité vécue et de relater les faits au sens historique du terme, opposé à la fiction. C'est seulement grâce à ce stratagème esthétique voulu et escompté qu'il est devenu possible de sauver de l'oubli un certain nombre de femme – dont le noms s'inscrivent dans le récit sous forme d'une sorte de tableau-répertoire à deux cent trente volets, les uns de quelques lignes, les autres de trois ou quatre pages pour des personnalités comme Marie-Claude Vaillant-Couturier, Danielle Casanova ou Marie (Mai) Politzer. Ainsi, il est devenu possible de rendre hommage à des compagnes connues et inconnues, revenues ou mortes en déportation, et surtout de leur exprimer l'amitié et un simple amour voué à la personne en détresse, de présenter leur force et leur courage, un courage souvent héroïque. Voici l'évocation d'une des héroïnes rencontrée au camp :

Lucienne THEVENIN, née Serre (« Lulu ») et sa sœur Jeanne SERRE (« Germaine »). Elles disent : notre famille a eu de la chance. Leur mère, arrêtée en septembre 1940 par les policiers français, remise à la Gestapo, emprisonnée à la Santé puis au Cherche-Midi, a été libérée en janvier 1941. Leur frère, Louis, déporté à Mauthausen, est rentré. Leur sœur, Charlotte, arrêtée au début de 1944 (à quatorze ans) par les miliciens de Sabiani à Marseille, a été relâchée grâce à une caution en argent qu'ont versée ses employeurs. Les deux sœurs sont arrêtées en même temps, le 19 juin 1942 avenue Trudaine à Paris, chez des résistants : Jean et Marguerite Rodde, et leur fils Edouard, qui sont tous arrêtés aussi¹⁸.

Delbo insiste sur le sens de la communauté qui à son avis est partout, « dans les arrivées à la gare d'Auschwitz Birkenau de familles entières, de villages entiers ; dans les paroles de rescapées ; dans les actes de solidarité qui n'ont l'air de rien et qui ne seraient rien dans un monde normal »¹⁹. Ces liens d'amitié et de communauté permettent de s'opposer mentalement et de résister physiquement à la politique de destruction planifiée, prévue par les nazis à l'encontre de chacun et de chacune qui nuiraient à la grandeur et aux intérêts de la race aryenne. Il s'agit de la communauté qui est prévue à l'élimination mais qui pourtant se recompose malgré tout. Cette technique d'appel à l'unicité est une des particularités de l'œuvre de Charlotte Delbo. Le terrain commun connu au lecteur constituent, p. ex., des lieux habituels, telle

18 Delbo, *Le convoi*, 278.

19 David Cameron, Sharon Marquart, « Charlotte Delbo, ou la communauté qui revient », in : *Les revenants Charlotte Delbo, La voix d'une communauté à jamais déportée*, réd. de David Caron et Sharon Marquart (Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2011), 9.

une gare avec sa foule typique et ses cafés aux noms familiers, un chien qui évoque l'enfance et peut-être la douleur de sa perte. Tout est si porche et compréhensible. Soudainement, la gare prend une allure de celle du camp, le chien déchire le corps des détenus. Le lecteur doit accompagner Delbo sur ce lieu pour s'y assimiler et pour concevoir et sentir les événements qui vont se dérouler dans une petite ville qui s'appelle Auschwitz. Cette coprésence, ce rapprochement, seuls, assureront l'existence de la communauté dans le futur et pour le futur, car, en toute conscience de cause, elle sera capable de puiser dans l'amour et dans le pardon individuel. La question qui se pose, selon Delbo, est dans quelle mesure l'individu est engagé dans la vie de la communauté et s'en sent responsable :

c'est nous – un moi hanté par l'autre-en-soi nié, renié et expulsé mais qui toujours revient jusqu'à ce qu'on l'accueille – ne pose donc pas la communauté comme un ensemble d'individus dont l'existence la précéderait : la communauté est la condition d'existence du moi, et ce sentiment d'être hanté, pour nous est le signe de cette pluralité qui nous fonde et nous défait en même temps²⁰.

La littérature doit non seulement témoigner de l'expérience vécue, mais aussi faire preuve de la force de l'individu et de la communauté. Cette force n'est pas uniquement la capacité de survivre physiquement, mais aussi intellectuellement, et le garant de ce potentiel spirituel de l'humain de se relever est le langage. « La littérature n'est pas la métamorphose ultime d'un événement ou d'un réel. Elle est infiniment plus que cela. Elle est le réel et la transcendance du réel [...]. J'ai écrit sur Auschwitz pour porter à la conscience, (...) c'est-à-dire pour porter au langage »²¹.

L'importance du langage dans le témoignage de Delbo entraîne des questions liées à la mémoire et à l'authenticité des évocations et à la capacité de la parole d'exposer les faits sans rien perdre de la fidélité de représentation. Les arguments de l'indicible ne sont pas des obstacles insurmontables sur le plan linguistique ou moral. Delbo est persuadée qu'il est toujours possible de trouver les mots adéquats qui se fraient le passage vers le public d'un lecteur ordinaire, souvent incrédule. La compréhension se construit sur les bases d'un sens de la ressemblance humaine au plan des situations, des sentiments, des pensées, des actions. « Or, l'expérience à transmettre est celle d'une inhumanité sans commune mesure avec l'expérience de l'homme ordinaire »²². Les survivants, dans le livre de Delbo, transmettent le message, actuel

20 Ibidem, 12.

21 « Charlotte Delbo en conversation avec Jacques Chancel », *Radioscopie, France Inter*, 2 avril 1974, Archives INA, in : Nicole Thatcher, *Charlotte Delbo*, 13.

22 Paul Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris : Seuil, 2000), 233.

encore aujourd'hui : que l'autre peut devenir moi. Ni l'alibi de l'abstention ni celui de l'absence sur le lieu du crime n'entre ici en jeu. L'homme devrait savoir se confronter constamment à cette vérité, d'autant plus que Delbo place la scène du crime à proximité : La gare des camps est la gare du monde, et Delbo rappelle que ce monde est peuplé par nous tous. Nous, qui savons porter le témoignage, raconter, traduire des images gardées en mémoire.

Peu de survivants des camps nazis ont pu transformer leurs souvenirs terrifiants en œuvre d'art. Charlotte Delbo compte parmi ceux et celles qui ont acquis l'aptitude à rendre recevable et transmissible ce qui est, toujours jusqu'à nos jours, et malgré les décennies écoulées, considéré comme l'irrecevable et l'intransmissible et qui est lié au souvenir de l'atrocité des camps d'extermination de Birkenau. Elle a su mettre en mots, en scènes et en tableaux, l'épouvante de cette époque dont on voudrait qu'elle soit révolue à jamais et dont malheureusement les fractions touchent à nouveau notre monde avec les guerres, les attentats, les génocides des populations civiles, sans armes ni autres défenses. Protéger l'oubli apparemment ne suffit plus. C'est ce que souligne Pierre Vidal-Naquet, en précisant que chacun est libre d'interpréter un phénomène comme le génocide hitlérien selon la philosophie qui est la sienne. Pourtant, les questions sur comment, techniquement un tel meurtre de masse a été possible n'ont pas leur place en raison d'un constat qu'il a été possible techniquement, puisqu'il a eu lieu. Cela devient un point de départ obligatoire pour toute réflexion sur la Seconde Guerre mondiale, une ligne de non transgression. « Cette vérité, il nous appartenait de la rappeler simplement : il n'y a pas, il ne peut y avoir de débat sur l'existence des chambres à gaz »²³.

Bibliographie

- Bott, Francis. Introduction à *Charlotte Delbo: une voix singulière Mémoire, témoignage et littérature*, Nicole Thatcher, 11. Paris : l'Harmattan, 2003.
- Cameron, David, Sharon Marquart. „Charlotte Delbo, ou la communauté qui revient”. In: *Les revenants Charlotte Delbo, La voix d'une communauté à jamais déportée*, éd. de David Caron et Sharon Marquart. 9. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2011.
- Carasso, Françoise. « La “chair souffrante de l'humanité” À propos de Germaine Tillion et 02026,Charlotte Delbo ». *Esprit* (2013), 169–194. Page consultée le 20.05.2017, file:///C:/Users/Beata%20Maria/Downloads/ESPRI_1308_0169%20(2).pdf.
- « Charlotte Delbo en conversation avec Jacques Chancel », *Radioscopie, France Inter*, 2 avril 1974, Archives INA. In : Nicole Thatcher, *Charlotte Delbo*, 2003.
- Delbo, Charlotte. *Le convoi du 24 janvier*. Paris : Ed. Minit, 1966.

23 Vidal-Naquet, « Un Eichman de papier ».

- Delbo, Charlotte, *Une connaissance inutile*. Paris : Ed. Minuit, 1970.
- Maffre-Castellani, Françoise. *Charlotte Delbo, Entre Résistance, Poésie et Théâtre. Une vie accomplie*. Paris: Ed. du Cygne, 2010.
- Ricœur, Paul. *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil, 2000.
- Verdès-Leroux, Jeanine, « La mort de Charlotte Delbo », *Archives*, 28.05.2017. Page consultée le 28.05.2017.
- Vidal-Naquet, Pierre, « Un Eichmann de papier » – Anatomie d'un mensonge, 1980. Page consultée le 28.05.2017. <http://vho.org/aaargh/fran/livres5/PVNeich.pdf>.

CHARLOTTE DELBO' S NOVEL *CONVOY TO AUSCHWITZ* AND THE REGAINED MEMORY OF THE DEPORTATION

Summary

The novel *Convoy to Auschwitz*, a testimony of the concentration camp experiences of a famous French writer Charlotte Delbo appeared in France in 1966. This book expresses the author's ethical position, who admits that the language of literature is capable to express even those human experiences which seemed inexpressible or inexplicable. The novel *Convoy to Auschwitz* is a biographical account of the daily lives of 230 women who were deported from France to the concentration camp in Auschwitz. The author attempts to protect and preserve for the posterity the lives of silent female heroes who were doomed to die in the camp appalling living conditions because of their nationality, political views or race. The memory of them requires a written testimony because of passing time, insensitivity to the past of subsequent generations, and also because of possible free interpretations of history.

Translated by Anna Łokowicz-Dopiera

Keywords : Holocaust literature, historical memory, testimony

POWIEŚĆ CHARLOTTE DELBO *KONWÓJ Z 24 STYCZNIA* I ODZYSKANA PAMIĘĆ O DEPORTACJI

Streszczenie

Powieść *Le Convoi du 24 janvier*, świadectwo przeżyć obozowych znanej pisarki francuskiej Charlotte Delbo, ukazuje się we Francji w 1966 roku. Książka ta jest wyrazem zdecydowanego stanowiska estetycznego autorki, która uznaje, że język literatury jest w stanie wyrazić nawet to, co z punktu widzenia pojmowania dotychczasowych doświadczeń ludzkich może wydawać się niemożliwe do nazwania i do opowiedzenia. *Le Convoi du 24 janvier* to powieść-relacja, powieść-biografia, świadectwo codziennego życia 230 kobiet deporto-

wanych z Francji do obozu w Oświęcimiu w 1943 r. Pisarka podejmuje się próby ochrony od zapomnienia losów i historii cichych bohaterek, skazanych na zagładę z powodu warunków życia obozowego ze względu na narodowość, przekonania, poglądy, rasę. Pamięć o nich wymaga zapisu w tekście ze względu na przemijalność czasów, utratę wrażliwości kolejnych pokoleń na przeszłość, a także możliwość dowolnych interpretacji historii.

Słowa kluczowe : literatura zagłady, pamięć historyczna, świadectwo

